Document généré le 12 oct. 2024 04:13

Circuit
Musiques contemporaines

« Ces *deux-là* » : sur Macbeth *Underworld*

Pascal Dusapin

Volume 29, numéro 1, 2019

Pascal Dusapin : la parallaxe des voix

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1059430ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1059430ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Circuit, musiques contemporaines

ISSN

1183-1693 (imprimé)
1488-9692 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Dusapin, P. (2019). « Ces *deux-là* » : sur Macbeth *Underworld*. *Circuit*, *29*(1), 73–75. https://doi.org/10.7202/1059430ar

Tous droits réservés © Circuit, musiques contemporaines, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« Ces *deux-là* » : sur Macbeth *Underworld*

Pascal Dusapin

Macbeth Underworld *est le huitième opéra de Pascal Dusapin. Le 2 août 2018, Dusapin écrivait dans un courriel à Maxime McKinley :*

> *Aujourd'hui, j'ai déposé le manuscrit de Macbeth* Underworld *chez Universal. Assez émouvant, dois-je préciser… Donc voilà, c'est fini et tout va commencer, je suis déjà la tête dans la pièce que je dois fourbir pour l'Elbphilharmonie*[1]*…*

Puis, Dusapin ajoutait en post-scriptum :

> *Comme ça, pour l'été, je vous passe le texte sur Macbeth* Underworld. *En prévision de ce qui va venir dans un an autour de ce machin lyrique, j'ai décidé que ce serait l'unique papier que j'écrirai sur cet opéra. Je n'ai plus rien d'autre à dire…*

Ces *deux-là*, c'est le trouble, l'aberration, la violence, le désordre total. Du crépuscule à la nuit, leur histoire se dévoile dans une atmosphère ténébreuse où tout est sombre, opaque, morne et cruel. Les sœurs étranges répètent avec *lui* : « *Beau est noir et noir est beau* », elles sont l'oracle, une sorte de diable à trois têtes, mais ce sont des fées aussi. Les deux sont habités de démons insensés qui les hantent comme des feux ardents, abandonnés à leurs terreurs funestes. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait, mais ils doivent le faire. Tout se passe comme s'ils devaient le refaire ou le rejouer. C'est plus fort qu'eux. Ensemble. Ils confondent tout, l'apparence, la réalité, l'avant, l'après. Ils entendent des voix. Ils ne savent plus ce qui se passe, quelque chose *d'ailleurs* passe au travers d'eux, leur vision est trouble. Leurs sens s'exacerbent, enflent comme des gorgones avides. Leurs yeux sont ouverts à l'intérieur d'eux, ça les pétrifie, mais *lui*, il doit le tuer. Le roi. En fait, on ne sait plus trop pourquoi, pour devenir roi oui bien sûr, c'est simple à comprendre, mais au même

1. [ndlr] Cette œuvre, dont le titre prévu est *Waves*, est une co-commande de l'Elbphilharmonie de Hambourg, de la Philharmonie de Paris et de l'Orchestre philharmonique de Radio France, du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, de l'Orchestre de la Suisse romande à Genève, et de l'Orchestre symphonique de Montréal qui la présentera en création nord-américaine, sous la direction de Kent Nagano, les 18 et 20 février 2020.

instant il a des visions. Le poignard plane et ondoie devant lui comme un oiseau lent. C'est un mirage. *Elle*, c'est elle qui veut ça, tuer le roi, ce bon roi, elle transgresse tout ce qui passe, elle ne comprend rien d'elle, c'est la confusion, elle inverse tout et l'autre tue le roi parce qu'il croit vouloir ça aussi. Il ne pense plus, c'est un faux fort. C'est un fluet. Quand c'est fait, il ne s'en souvient même plus, il a la berlue. Tout à coup, il tue tout autour de lui, c'est irrésistible, il ne peut plus s'arrêter, puis il prend peur, depuis le début il a peur, il a toujours peur, alors il devient délicat, presque douillet, il part en vrille, soudain elle meurt aussi, tout dégénère et devient infâme en lui. À la fin, il le sait, c'est trop tard et c'est fini.

Lorsque j'ai commencé à imaginer un opéra sur ce texte damné, je me suis donc retrouvé un peu comme *elle* et *lui*, perdu, apeuré, anxieux, le meurtre en moins certes, mais quand même, un sacré relent de mort aux trousses. J'imaginais à me faire peur. Pourquoi devais-je écrire ça ? Encore une histoire qui finit mal. Mais c'était aussi plus fort que moi. Je n'avais pas fini le *précédent* opéra – celui où la femme écorche et dévore son homme avec sa bouche rouge ouverte pleine de dents aiguës – que je savais qu'il fallait faire pire. Voilà, et maintenant je l'ai fait. Heureusement, rien n'est vrai. C'est un opéra comme le sont souvent les opéras : plein d'effroi, alarmé, fragile, cocasse malgré tout, et ça chante tout le temps.

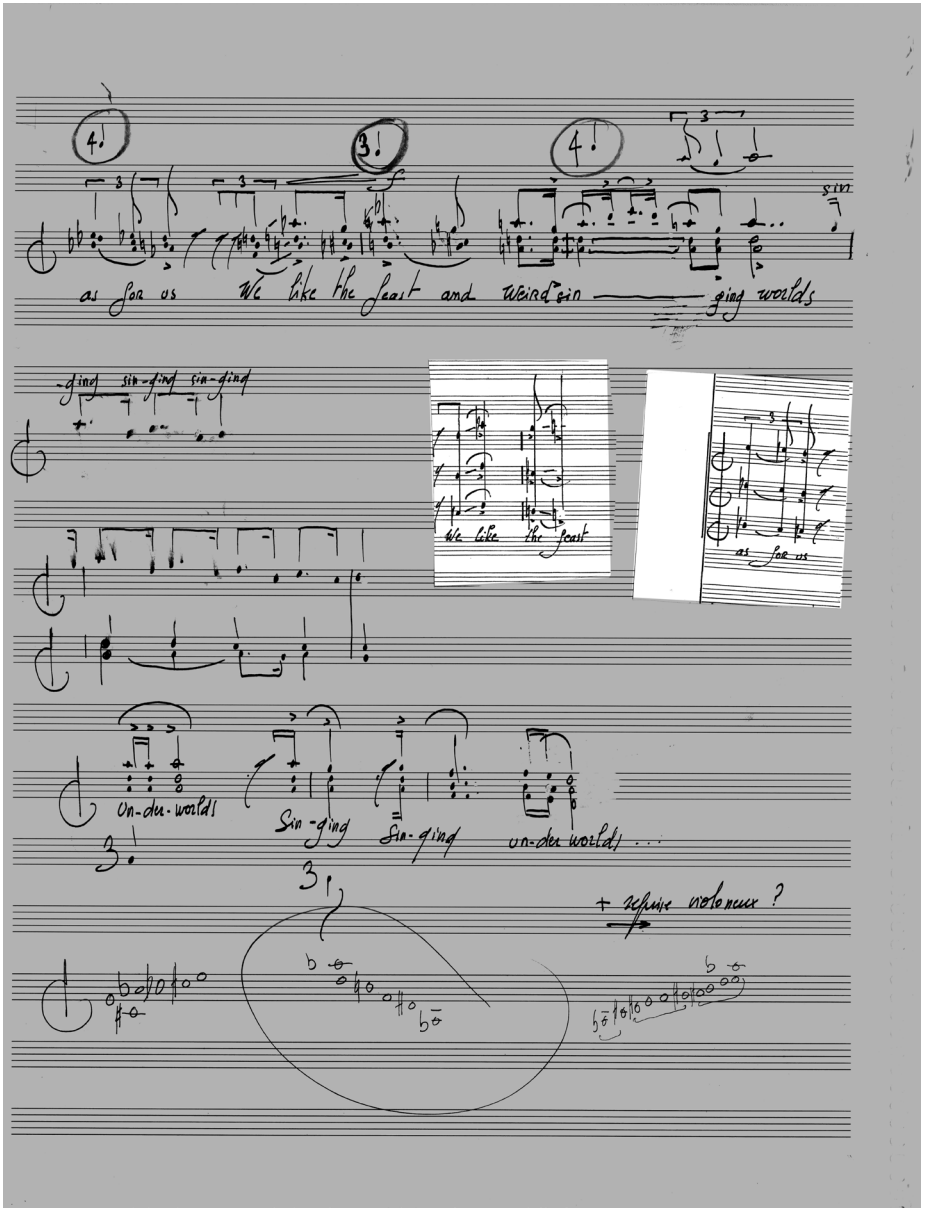
Avec un opéra, je ne veux pas raconter une histoire, mais tenter de dire le monde comme je l'*entends*. Comme ça passe devant moi. Il ne s'agit pas de raconter une histoire de plus, mais de faire plus d'histoires avec l'opéra. Chaque opéra charrie sa peine, son inquiétude, son indescriptible détresse. Ça vient à soi seul. Le texte arrive comme ça, il se tient debout devant vous, c'est fou, c'est comme une adresse à soi-même. D'abord, ça vous toise d'un œil morne, ça dure un moment, longtemps, ça rumine en vous puis ça vous contraint. Alors, il faut *dire ça* en musique, par la musique parce que c'est comme ça que ça se fait. Un opéra.

La permanence de l'histoire de ces *deux-là* ne cesse pas d'accabler notre temps. C'en est même effarant comme c'est moderne. C'est une question, au même instant une métaphore et vice-versa. L'opéra c'est dire en chantant ce qui nous préoccupe ensemble. Alors, j'ai lu et relu cette pièce dont on ne dit pas le nom, toutes les traductions (depuis longtemps tout le monde s'y est mis), j'ai vu les films (il y en a beaucoup), les pièces (encore plus, chacun a son idée là-dessus), j'ai lu ce qui s'écrivait dessus, dessous aussi (c'est plein de souterrains, de sous-bois, c'est toujours obscur, on n'y voit rien), j'étais épuisé par ce texte, envahi, perdu. Lorsque j'ai été tout à fait englouti, tout au fond, j'ai demandé à Frédéric Boyer que l'on fasse ça ensemble. Il fallait absolument

l'embarquer – lui – dans cette aventure. Alors, il a tout relu aussi, et puis il a tout réécrit. Ça s'est fait comme ça.

Mot à mot. Note à note.

Pascal Dusapin, 28 juillet 2018



Pascal Dusapin, esquisse pour l'opéra Macbeth *Underworld* (2016-2018).